e-Scripta Romanica
vol. 14 (2026): 17–27
ISSN 2392-0718
https://doi.org/10.18778/2392-0718.14.02

Les traces du passé colonial dans *Il était une fois un vieux couple heureux* de Mohammed Khaïr-Eddine

The traces of the colonial past in Il était une fois un vieux couple heureux *by Mohammed Khaïr-Eddine*

Boudiab Adil
FSJP de Settat, Université Hassan 1er, Maroc
https://orcid.org/0000-0002-3063-2741
adil.boudiab@yahoo.fr

Résumé : *Il était une fois un vieux couple heureux* est le testament littéraire de Mohammed Khaïr-Eddine. Souvent considéré comme un roman pittoresque caractérisé par un ton apaisé, celui-ci va bien au-delà de la simple description d'une vie rurale paisible. Derrière la quiétude apparente du quotidien du vieux couple, l'auteur aborde des thèmes profonds qui touchent la société marocaine à l'instar de la pauvreté, des inégalités sociales, de la perte des valeurs traditionnelles et des traces profondes laissées par le passé colonial dans la mémoire collective des Marocains. À travers les souvenirs de Bouchaïb, l'auteur évoque les souffrances endurées par les colonisées durant la domination française. Le texte met en lumière les injustices sociales, la ségrégation raciale et la dépendance économique qui ont marqué cette époque. Cependant, il fait également mention de la nostalgie ressentie pour une période où, malgré la misère et la peur, régnaient la solidarité, la dignité et le sens du sacrifice.

Mots clés : littérature marocaine d'expression française, postcolonialisme, mémoire postcoloniale, sujet subalterne, passé colonial.

Abstract: *Il était une fois un vieux couple heureux* is the literary testament of Mohammed Khaïr-Eddine. Often regarded as a picturesque novel characterized by a calm tone, this one goes far beyond the description of a peaceful rural life. Behind the apparent tranquility of the daily life of the old couple, the author addresses profound themes that affect Moroccan society, such as poverty, social inequalities, the loss of traditional values and the deep traces left by the colonial past in the collective memory of Moroccans. Through the memories of Bouchaïb, the author evokes the sufferings endured by the colonized during the French domination. The text highlights the social injustices, racial segregation and economic dependence that marked this era. However, it also mentions the nostalgia felt for a period when, despite misery and fear, solidarity, dignity, and a sense of sacrifice reigned.

Received: 2026-01-30; Verified: 2026-06-24; Accepted: 2026-07-07
© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/)

Funding Information: FSJP de Settat, Université Hassan 1er. **Conflicts of interests**: None. **Ethical Considerations**: The Authors assure of no violations of publication ethics and take full responsibility for the content of the publication. **The percentage share of the author in the preparation of the work is:** 100%. **Declaration regarding the use of GAI tools**: Not used.

Keywords: French language Moroccan literature, postcolonialism, Mohammed Khaïr-Eddine, postcolonial memory, subaltern subject, colonial past.

1. Introduction

Publié en 2002 à titre posthume, *Il était une fois un vieux couple heureux* de Mohammed Khaïr-Eddine est un récit centré sur la vie quotidienne d'un couple âgé, Bouchaïb et sa femme, qui vivent retirés dans un douar isolé du Sud marocain[1]. Leur existence est simple, rythmée par le travail de la terre, l'élevage et le respect des traditions. Malgré la pauvreté matérielle, le couple connaît une forme de bonheur paisible, fondé sur la solidarité, la sagesse et l'acceptation du destin. Toutefois, sous cette apparente simplicité narrative, le roman aborde des questions cruciales qui touchent la société marocaine comme le conflit entre modernité et traditions, l'immigration, la situation précaire du monde rural, la corruption, etc. ; et l'histoire du Maroc, en particulier les empreintes indélébiles laissées par l'expérience coloniale, en fait partie. En effet, à travers le personnage de Bouchaïb, l'auteur fait émerger des souvenirs dans lesquels le colonialisme français apparaît comme un système d'oppression politique et économique en évoquant les humiliations, les expropriations ainsi que les violences symboliques et physiques subies par les colonisés.

L'évocation du passé colonial du Maroc dans le roman se fait sous le prisme de la critique et de la dénonciation. D'un point de vue esthétique, Mohammed Khaïr-Eddine adopte une langue volontairement crue et dépourvue de toute ornementation classique. Ce style direct et sans concession lui permet de restituer avec force l'intensité du vécu colonial dans toute sa violence et sa complexité. En rompant avec les normes langagières convenues, il donne voix à une mémoire enfouie et blessée. Cette écriture brutale devient ainsi un moyen de résistance face à l'oubli et à l'aliénation de l'histoire postcoloniale.

Le présent article propose de mettre en lumière les enjeux mémoriels relatifs aux souvenirs de la période coloniale dans *Il était une fois un vieux couple heureux*, un roman souvent réduit à sa dimension pittoresque alors qu'il constitue une réflexion majeure sur la transmission, la résistance et la mémoire postcoloniale.

2. Postcolonialisme et mémoire

Tout d'abord, il convient de souligner un débat terminologique concernant le mot « postcolonial ». En dehors du champ littéraire, et souvent orthographié avec un tiret (post-colonial), il renvoie à un sens strictement chronologique : « Une évidence voudrait que soit "post-colonial" tout ce qui serait postérieur à la colonisation » (Boizette, 2013). Or, une telle conception ne rend pas compte de la complexité du phénomène, puisqu'elle réduit le postcolonialisme à un simple marqueur historique.

Dans le domaine littéraire, le terme postcolonial « désigne moins une époque qu'une position critique vis-à-vis de l'héritage colonial » (Collignon, 2008, p. 13). Étroitement lié au postcolonialisme, il « définit l'ensemble d'une production littéraire ou culturelle

[1] Loin des écrits de rébellion, *Il était une fois* un vieux couple heureux, sa dernière œuvre, semble porteuse d'apaisement, d'une quiétude incarnée dans la tendresse qui entoure un vieux couple au sein de la montagne (Rey Mimoso-Ruiz, 2019).

en ce qu'elle a en commun une langue donnée héritée de la colonisation et à cause de ce passé un certain nombre de traits partagés » (Bardoloph, 2002, p. 10). Ainsi, il ne s'agit pas seulement d'un concept se référant à un contexte historique, mais aussi d'une catégorie permettant de désigner une littérature qui, tout en empruntant à la langue coloniale, s'en sert pour exprimer des tensions, des résistances et des mémoires conflictuelles.

Cependant, la définition proposée par Bardoloph, bien qu'éclairante, tend à négliger la vocation première du postcolonialisme : l'étude de productions littéraires contestataires. Ces dernières visent à réfuter, critiquer et résister au discours colonial en lui opposant un contre-discours. Il s'agit d'« opérer, vis-à-vis d'anciennes puissances colonisatrices, un décentrement épistémologique et politique, et brouiller les relations ou les représentations binaires qui prévalent dans les situations coloniales » (Mangeon, 2012, p. 7). Lazarus partage cette vision lorsqu'il affirme que « la théorie postcoloniale se propose de déconstruire le regard binaire qui fixe les identités entre l'Occident et l'Ailleurs. Elle s'oppose, en outre, à une histoire "universalisante" — nationale ou marxiste — qui développe une vision trop téléologique de l'émancipation. Enfin, elle questionne la manière dont s'écrivent les histoires nationales » (2006, p. 52). De ce fait, le terme postcolonial en vient à désigner « un domaine d'études, un discours critique, un appareil théorique, une grille de lecture, un ensemble de stratégies littéraires, voire la condition de l'homme contemporain » (Lazarus, 2006, p. 52). Cette diversité de significations témoigne de l'ampleur du concept qui ne saurait être réduit à une seule discipline, mais qui doit au contraire être appréhendé comme une constellation de pratiques critiques.

Cette orientation contestataire trouve un prolongement dans les « études postcoloniales »[2], traduction de l'anglais *postcolonial studies*, qui renvoie dans le milieu académique à un ensemble de théories et de recherches consacrées au fait colonial et à son héritage :

> Un ensemble de recherches, de revues, d'enseignements autour du fait colonial et de son héritage, qui s'était constitué comme une spécialité dans les universités anglophones depuis les années 1980. Cet ensemble était né autour de la littérature, dans les départements de littérature comparée, pour désigner le courant littéraire qui avait émergé de l'expérience coloniale et s'affirmait en prenant pour thème les tensions avec le pouvoir colonial et les déchirures intimes qui s'ensuivent (Smouts, 2008, p. 91).

Ce prolongement de la domination coloniale se manifeste particulièrement à travers les discours idéologiques produits par le système colonial. Ces discours, en dévalorisant les peuples colonisés, ont contribué à les maintenir dans une dépendance mentale et psychologique. À cet égard, Ferro (2003, cité par Côté, 2019, p. 28) rappelle que l'expérience coloniale a pris des formes différentes selon les régions, en fonction

[2] Courant de pensée né dans les années 1980-1990, les études postcoloniales avaient d'abord pour objectif de réfléchir sur les héritages laissés par le système colonial dans les anciennes possessions britanniques. Très vite, elles se sont élargies pour englober l'ensemble de la critique anticolonialiste et analyser les conséquences multiples du système impérialiste sur les peuples colonisés, y compris après les indépendances (Camara, 2024, p. 260).

des objectifs, de la durée et des conditions d'implantation. Toutefois, il identifie un élément structurant commun à toutes les situations : le racisme des colonisateurs. Cette dimension raciale constitue un socle idéologique sans lequel l'entreprise coloniale aurait été difficile à légitimer. C'est pourquoi les études postcoloniales se sont donné pour tâche de révéler, outre la violence et l'exploitation matérielles, les mécanismes discursifs qui structurent les rapports colonisateur/colonisé et alimentent des représentations défavorables des colonisés. « Elles vont notamment dévoiler les mécanismes de la domination coloniale en s'attaquant à l'idéologie coloniale et aux représentations dévalorisantes dont sont victimes les colonisés » (Camara, 2024, p. 262). En d'autres termes, il ne s'agit pas seulement de décrire la domination, mais d'en déconstruire les fondements symboliques.

Le postcolonialisme a donné naissance à des concepts clés qui constituent des outils d'analyse tels que l'hybridité, le mimétisme, la liminalité, le sujet subalterne, etc. Ces concepts, empruntés à diverses disciplines, montrent que le postcolonialisme « puise ses formulations théoriques à la fois aux études littéraires, à l'histoire, à l'anthropologie et aux sciences sociales » (Samin, 2019). L'interdisciplinarité constitue donc une caractéristique majeure de ce champ de recherche qui vise à penser de manière globale et complexe les héritages du colonialisme et leurs résonances dans le monde contemporain.

Le concept de mémoire postcoloniale est un champ de recherche né dans les universités anglophones à partir des années 1980, avant de s'imposer progressivement en France. Il désigne l'ensemble des représentations, récits et pratiques culturelles liés à l'expérience coloniale et à ses héritages, et qui remettent en question le discours colonial officiel.

La mémoire postcoloniale articule histoire, mémoire et identité. Elle ne se réduit pas à la conservation des faits mais constitue une ressource critique, un outil de reconnaissance et une voie vers la réconciliation. Qu'elle s'exprime à travers le discours académique, ou *via* des formes d'expressions littéraires et artistiques variées (cinéma, arts visuels…), elle a pour finalité d'inscrire durablement dans la conscience collective les traces d'une expérience coloniale longtemps occultée, et de transformer un passé conflictuel en une « mémoire apaisée née de la construction commune d'une histoire partagée » (Smouts, 2008, p. 94).

Il était une fois un vieux couple heureux explore la mémoire collective et individuelle du Maroc sous le colonialisme français. À travers les souvenirs de Bouchaïb, Khaïr--Eddine nous fait revivre une époque marquée par la misère, l'injustice et la domination étrangère. Dans cette optique, le personnage de Bouchaïb apparaît comme un sujet subalterne[3], car il incarne les voix marginalisées du passé colonial dont l'expérience et la parole ont longtemps été tues. À travers lui, l'auteur transmet la mémoire postcoloniale, articulant mémoire individuelle et collective, pour révéler

[3] Élaboré par Gayatri Chakravorty Spivak dans les années 1980, le concept de sujet subalterne désigne l'incapacité de certains groupes dominés à assurer leur propre représentation dans les discours hégémoniques, selon sa formule désormais célèbre « le subalterne ne peut pas parler » (*Can the Subaltern Speak?*, 1988).

les effets persistants du colonialisme et reconstruire un récit historique et social souvent passé sous silence. Son personnage devient ainsi le vecteur d'un contre-discours dominant[4] qui redonne de la visibilité aux colonisés et inscrit leur expérience dans la conscience collective.

3. Les traces du passé colonial dans le roman

3.1. Une mémoire blessée

La remémoration du passé se présente dans le roman comme une expérience douloureuse, marquée par l'impossibilité d'effacer les blessures intérieures : « Il but son thé à petites gorgées, fuma plusieurs cigarettes. Cette brusque escapade dans le passé avait rouvert certaines plaies qu'il croyait cicatrisées depuis longtemps. Il se revit errant de ville en ville à la recherche d'un travail, mais il n'y avait rien » (Khaïr-Eddine, 2007, p. 24). Ce retour soudain vers le passé a rouvert des blessures que le personnage croyait guéries et réactive le souvenir d'une errance interminable de ville en ville, à la recherche d'un emploi introuvable. Derrière cette scène intime se dessine la réalité historique d'une société colonisée où les autochtones vivaient dans la précarité et l'exclusion. Le travail, inaccessible, devient le symbole d'une dépossession sociale durable. L'image des « plaies rouvertes » traduit la persistance du traumatisme. Le passé colonial ne relève pas d'un temps révolu, il continue d'habiter les consciences et de modeler les existences. À ce souvenir individuel s'ajoute une mémoire collective, cristallisée autour de la description d'une épidémie de typhus :

> La misère régnait partout et une grande épidémie de typhus emportait les plus faibles. Seuls les Européens étaient soignés à temps. Cette maladie sévissait surtout dans le peuple, chez les indigènes comme on les appelait alors. Il y avait des poux partout. Chez les Européens, les poux n'existaient pas. Certains esprits moqueurs disaient : « Qui n'a pas de poux n'est pas musulman ». Les Français vivaient dans la propreté tandis que les indigènes s'entassaient les uns sur les autres dans des gourbis confinés (Khaïr--Eddine, 2007, p. 24).

Cette maladie qui « emportait les plus faibles » dévoile la fracture coloniale dans toute sa brutalité. Les Européens bénéficient de soins rapides, tandis que les « indigènes », enfermés dans des gourbis insalubres et envahis de poux, sont abandonnés à leur sort. Le contraste entre la propreté attribuée aux colons et la promiscuité imposée aux colonisés met en évidence une organisation sociale fondée sur la ségrégation. Plus qu'un simple fléau sanitaire, l'épidémie devient un révélateur de la hiérarchie coloniale où la vie des uns vaut plus que celle des autres. L'expression sarcastique « Qui n'a pas de poux n'est pas musulman » vise à tourner en dérision la pauvreté et traduit une humiliation coloniale. La misère est ainsi transformée en signe identitaire religieux et culturel, ce qui renforce les stéréotypes et justifie le mépris. Derrière cette ironie cruelle, il y a une grande souffrance, celle d'un peuple réduit à supporter les maladies et la marginalisation. Cette forme d'humour noir reste

[4] Cette nécessité de redonner la parole aux dominés prend tout son sens si l'on considère que, « durant une longue période, l'évocation du passé colonial restait dans le cercle des spécialistes et n'était pas objet de débat public » (Smouts, 2008, p. 92).

comme une cicatrice dans la mémoire collective car elle rappelle la manière dont le colonialisme imposait non seulement sa domination matérielle, mais aussi son mépris symbolique. La famine aggravée par plusieurs années de sécheresse vient renforcer ce tableau dramatique :

> Plusieurs années de sécheresse avaient appauvri la campagne jadis riche en céréales qu'on exportait vers l'Europe. Maintenant, les paysans se nourrissaient de racines et de tubercules, eux aussi très rares. Les morts se chiffraient par milliers : « C'est la racaille qui crève, disait-on. Bon débarras ! » Les colons récupéraient ainsi des terres abandonnées. Ils foraient des puits, plantaient des orangers, semaient du blé. Ils prospéraient sur ces terres qui n'avaient vu que des cadavres (Khaïr-Eddine, 2007, p. 24).

Les paysans, qui jadis approvisionnaient l'Europe en céréales, sont désormais forcés de se nourrir de tubercules et de racines. Les morts se comptent par milliers, tandis que le mépris colonial continue de se manifester dans des phrases dégradantes comme « C'est la racaille qui crève. Bon débarras ! ». L'auteur montre comment le discours déshumanisant justifie l'indifférence à la souffrance et prépare la spoliation des terres. En effet, les colons profitent de cette tragédie pour récupérer les champs délaissés par les colonisés disparus pour y prospérer à bon escient. Le contraste entre la mort des uns et l'enrichissement des autres incarne la logique prédatrice du colonialisme, où l'anéantissement d'un peuple devient la condition de l'accumulation des richesses par les dominants. Cette logique d'exploitation se prolonge durant la deuxième Guerre mondiale :

> En Europe, la Guerre durait depuis deux ans. Seules les usines d'armement allemandes fonctionnaient. La France était sous la botte nazie, mais les autorités coloniales, qui étaient vichystes, envoyaient tout en métropole. Il n'y avait donc rien à manger pour les autochtones (Khaïr-Eddine, 2007, p. 25).

La période de la Seconde Guerre mondiale met en lumière les contradictions profondes du système colonial. Alors que la France, affaiblie par l'occupation nazie, détourne les ressources marocaines au profit de la métropole, la population autochtone est plongée dans une misère extrême. La famine et les épidémies traduisent la logique extractive d'un pouvoir colonial qui sacrifie les besoins vitaux des colonisés au maintien de l'effort de guerre européen. Cette situation illustre la logique d'un pouvoir qui considère les colonies comme de simples réservoirs de ressources, sans égard pour la survie de leurs habitants. L'auteur dénonce ainsi l'injustice d'un système qui fait de la souffrance des colonisés le prix du maintien d'une domination étrangère. L'arrivée des Américains en 1942 provoque un basculement brutal :

> Avec le débarquement américain de 1942, qui cloua au sol la flotte aérienne française fidèle au maréchal Pétain, les choses se remirent à fonctionner à peu près normalement. On ouvrit des chantiers, le dollar coula à flot. Les bases militaires américaines employant beaucoup de Marocains, l'arrière-pays en profita. On soignait les malades. Du jour au lendemain, le typhus disparut. Et, comme par hasard, la pluie se remit à tomber. Les campagnes reverdirent. On se remit à procréer (Khaïr-Eddine, 2007, p. 25).

Ce passage illustre un tournant majeur dans l'histoire du Maroc, à savoir celui du débarquement américain de 1942 qui marque la fin de la misère extrême imposée par le régime vichyste. L'arrivée des Américains, perçue comme une libération économique et symbolique, redonne vie au pays. Khaïr-Eddine emploie un ton ironique pour décrire cette métamorphose : la pluie revient, la maladie disparaît, la vie renaît. Ce revirement révèle pourtant la fragilité d'un monde où l'existence des colonisés reste conditionnée par des rapports de force géopolitiques qui les dépassent. Cette prospérité éphémère, née de forces extérieures, n'est que le prolongement du désenchantement qui suivra, celui d'un peuple exploité puis oublié :

> L'armée française engagea des jeunes qu'on envoya sur les fronts d'Europe, en Italie et ailleurs. On rendit hommage à la bravoure du Marocain tout en oubliant qu'on l'avait jusque-là méprisé. On promit même l'indépendance à Mohammed V, lorsque la Guerre serait finie, mais on oublia ce serment. L'euphorie des lendemains de la Guerre était telle qu'on recommença à traiter le colonisé de sous-homme, de turbulent et d'ignorant congénital. D'arriéré pathologique, en quelque sorte (Khaïr--Eddine, 2007, p. 25).

Bien que faisant preuve de courage et de sacrifice, la reconnaissance qu'on accorde aux jeunes Marocains, enrôlés pour combattre aux côtés des troupes françaises sur les fronts d'Europe, demeure instrumentale. Ils sont glorifiés lorsqu'ils servent les intérêts de la puissance coloniale, mais rapidement replongés dans le mépris une fois la guerre achevée. La promesse d'indépendance aussitôt trahie renforce cette duplicité, et l'illusion d'une ouverture politique n'est qu'un levier tactique destiné à galvaniser les troupes. Ce cycle de valorisation provisoire suivi d'un retour à l'humiliation dévoile la mécanique idéologique de la colonisation. Le colonisé n'est jamais reconnu comme sujet de droit, mais comme un outil temporaire dont la valeur dépend des besoins stratégiques qu'imposent les circonstances. Les discours racistes de l'après-guerre qui qualifient de nouveau le Marocain de « sous-homme », « d'ignorant congénital » ou « d'arriéré pathologique », manifestent la persistance de ce système. L'auteur met ainsi à nu la continuité d'un processus de domination où la dignité du colonisé n'est jamais stable, mais suspendue à la volonté et aux besoins de l'occupant. De ce fait, la mémoire de cette période coloniale et des évènements tragiques qui l'ont meublée n'est pas sans laisser des traces dans l'esprit des colonisés :

> – Tu revis ton passé ?
> – Oui. Mais il est si effrayant, si misérable qu'il serait peut-être préférable de l'oublier.
> – Ton passé ?
> Le mien, celui des autres. Les grandes misères de l'époque, la famine, les épidémies, l'anéantissement collectif (Khaïr-Eddine, 2007, p. 28).

Bouchaïb, par le biais de cet échange avec sa femme, avoue la difficulté de revisiter un passé qu'il qualifie d'« effrayant » et de « misérable », au point qu'il semblerait « préférable de l'oublier ». Mais ce passé n'est pas seulement personnel précise-t-il, il est également celui de tout un peuple ayant vécu sous la domination

coloniale. L'énumération des catastrophes, condensée dans une formule sobre mais saisissante, met en évidence l'ampleur de la destruction. En reliant l'expérience intime au destin commun dans un discours où la mémoire individuelle rejoint la mémoire collective, le texte souligne la profondeur des traces laissées par le colonialisme. Loin d'être réductibles à des événements révolus, elles constituent une mémoire persistante, difficile à porter, mais impossible à effacer.

A travers des fragments mémoriels, le texte de Mohammed Khaïr-Eddine reconstruit l'expérience du passé colonial dans sa dimension la plus tragique. La famine, les épidémies, l'exploitation des terres et l'injustice sociale témoignent d'un système où le colonisé est réduit à l'invisibilité, à la souffrance et à la marginalisation. Mais l'écriture ne se limite pas à l'énumération des faits. Elle met en scène un travail de mémoire douloureux, oscillant entre un rappel qui s'impose et la tentation de l'oubli. Le texte révèle ainsi un double mouvement : celui d'un dévoilement des violences passées et celui d'une quête de reconnaissance, où la mémoire devient le socle d'une réflexion critique sur l'histoire coloniale.

3.2. Le souvenir précieux de la résistance

Dans *Il était une fois un vieux couple heureux*, Mohammed Khaïr-Eddine montre que, en dépit de la misère et de l'injustice du colonialisme, certains souvenirs restent précieux. Ceux-ci concernent la résistance et les moments de courage et de solidarité. Ils sont marqués par la nostalgie, mais aussi par la fierté et la dignité des personnages face à l'oppression. L'auteur fait mention du courage et des petites victoires contre le colonialisme. Même dans la misère, certains moments montrent que les Marocains n'étaient pas seulement victimes. Ils résistaient, protégeaient leurs familles et préservaient leur culture. La mémoire de ces actes de résistance devient un trésor chéri par le personnage. Ces souvenirs précieux rappellent que, malgré la domination et l'injustice, le peuple n'a jamais été totalement vaincu.

La nostalgie éprouvée à l'égard de ces souvenirs a aussi un rôle moral et émotionnel. Elle permet aux personnages de garder vivant le sentiment de fierté et de solidarité. En se rappelant ces moments, ils se réapproprient leur histoire et montrent que le colonialisme n'a pas réussi à s'emparer complètement de leur dignité. Ces souvenirs de résistance sont donc à la fois personnels et collectifs, car ils représentent la mémoire d'une génération qui a lutté contre l'injustice et a su préserver son identité culturelle. Le roman évoque d'abord la résistance armée :

> Un Mokhazni armé d'un M.A.S. 36 était venu ce jour-là à la mosquée en compagnie du Mokaddem[5]. Il exhibait une liste de noms de gens recherchés à Casablanca pour faits de résistance – ce qu'on appelait le terrorisme à l'époque. Et c'est en sa qualité d'Anflouss[6] que Bouchaïb le reçut. Dans toutes les villes du Nord, la résistance à l'occupation était très active. Il y avait des attentats à la bombe, des rafles massives et des exécutions sommaires. Les traîtres étaient châtiés sans pitié mais les feddaïns

[5] Fonctionnaire de l'autorité administrative locale, agissant comme intermédiaire entre la population et les représentants de l'Etat.
[6] Policier de village (Khaïr-Eddine, 2007, p. 5).

> payaient de leur vie leurs exploits. Comme Zerktouni ou Allal ben Abdallah… (Khaïr--Eddine, 2007, p. 12).

Ce passage illustre avec force la présence active et organisée de la résistance marocaine face à l'occupation coloniale. L'évocation du Mokhazni et du Mokaddem, figures locales souvent associées à l'appareil de contrôle colonial, rappelle le climat de surveillance et de répression qui pèse sur la population. Le fait que des listes de « recherchés » soient brandies jusque dans l'espace sacré de la mosquée souligne l'intrusion du pouvoir dans tous les domaines de la vie collective, et le caractère systématique de la traque menée contre les opposants. L'appellation de « terroristes » donnée aux résistants traduit la stratégie coloniale visant à délégitimer leur combat, alors qu'ils sont en réalité porteurs d'un idéal d'émancipation et de liberté. Le rappel de figures emblématiques comme Zerktouni[7] ou Allal ben Abdallah[8] inscrit cette lutte dans une mémoire héroïque, où le sacrifice devient une valeur fondatrice. Ces résistants, ainsi que d'autres, apparaissent comme des symboles d'honneur et de dignité, opposant à la puissance militaire coloniale la force de leur courage et de leur engagement. Leur mort, loin d'être une défaite, constitue une victoire morale car elle nourrit la fierté du peuple et transmet aux générations futures l'idée que la résistance, même au prix de la vie, reste un acte de grandeur. Le roman montre aussi que celle-ci se manifeste également au quotidien, de manière discrète mais efficace :

> Certains commerçants nationalistes qui aidaient financièrement la résistance étaient connus des services secrets mais on ne pouvait pas les arrêter car ils s'étaient fondus dans la nature. On pensait donc qu'ils étaient allés se cacher dans leur village d'origine. Certains d'entre eux s'y trouvaient bel et bien mais nul n'osait les dénoncer, pas même le Mokaddem ni le Cheik, qui les fréquentaient quotidiennement, déjeunaient ou jouaient aux cartes avec eux. Le Cheik était lui-même un résistant notoire, il militait pour l'indépendance (Khaïr-Eddine, 2007, p. 12).

Ce passage met en évidence une autre facette de la résistance, à savoir celle qui s'exerce dans la discrétion à travers la solidarité et le soutien logistique. Contrairement à l'image héroïque des résistants armés, la lutte se déploie ici dans des gestes silencieux mais déterminants. Les commerçants nationalistes, par leur aide financière, assurent la survie matérielle du mouvement indépendantiste. Le fait que même les autorités traditionnelles, à l'instar du Cheik, se refusent à dénoncer les résistants révèle l'existence d'un consensus implicite au sein de la communauté. La protection de ceux qui luttent pour l'indépendance est un devoir partagé entre les différentes couches sociales. Ces actes discrets mais courageux sont précieux puisqu'ils montrent que la lutte pour la liberté ne se limite pas au combat armé. Ces souvenirs nourrissent une nostalgie profonde chez Bouchaïb ainsi que chez les gens qui ont vécu ces moments :

[7] Mohammed Zerktouni est né en 1927 à Casablanca et mort le 18 juin 1954 après s'être donné la mort en prison. Il est l'un des plus célèbres résistants marocains.
[8] Allal ben Abdallah ben Bachir Zerouali (1916 – 11 septembre 1953) est le résistant marocain qui a tué Mohammed Ben Arfa.

> Cet incident n'eut pas de suite. Les résistants continuèrent de vivre leur exil chez eux jusqu'à l'indépendance. Ce souvenir était si cher au vieil homme qu'il en reparlait souvent. « Cette époque était celle de l'enthousiasme, du sacrifice et de l'honneur. Où est tout cela, à présent ? » affirmait-il, puis il revenait au quotidien. Un quotidien calme qu'il appréciait car il n'avait aucun souci à se faire, et sa seule obligation était de vivre et de prier (Khaïr-Eddine, 2007, p. 13).

Même lorsque les combats ont cessé, l'expérience de cette lutte reste gravée dans la conscience collective. Le vieil homme exprime avec émotion combien ces années représentent l'honneur, le courage et le sacrifice des générations passées, et donnent un sens à l'histoire personnelle et nationale. Même après la guerre pour l'indépendance, ces souvenirs continuent d'inspirer et de valoriser la mémoire des Marocains. Il ne s'agit pas seulement d'un passé révolu, mais d'un héritage moral qui nourrit l'identité nationale. En somme, Mohammed Khaïr-Eddine montre que le passé colonial n'était pas seulement fait de souffrance et d'injustice. Il a aussi laissé des traces de courage, de solidarité et de dignité. Ces souvenirs précieux de la résistance permettent aux personnages et au lecteur de se rappeler que, malgré la domination et l'oppression, le peuple marocain a su lutter pour sa liberté et préserver son honneur.

4. Conclusion

In fine, *Il était une fois un vieux couple heureux* dépasse largement le cadre d'un simple récit de souffrances endurées sous le Protectorat. À travers les souvenirs de Bouchaïb et des habitants du village, Mohammed Khaïr-Eddine fait de la mémoire un véritable espace de reconstruction du passé colonial. L'évocation de la pauvreté, des maladies, des famines, des inégalités sociales ou encore des promesses non tenues ne constituent pas seulement un inventaire des injustices subies ; elles participent à la réécriture d'une histoire longtemps racontée du point de vue du pouvoir colonial. La mémoire devient ainsi un acte de résistance symbolique qui restitue aux colonisés leur droit à la parole.

D'autre part, les souvenirs de la résistance, de solidarité villageoise et des sacrifices consentis pour l'indépendance montrent que la mémoire postcoloniale ne se réduit pas au traumatisme. Elle préserve également les valeurs de courage, de fraternité et d'engagement qui ont permis aux Marocains d'affronter la domination coloniale. En articulant souvenirs de la souffrance et ceux de la résistance, le roman construit une mémoire collective complexe où le passé douloureux demeure indissociable de la capacité des individus à préserver leur identité et leur fierté.

Ainsi, Mohammed Khaïr-Eddine inscrit son œuvre dans une véritable démarche postcoloniale. Il ne cherche pas seulement à rappeler les violences du passé, mais à interroger les mécanismes de leur transmission, à redonner une visibilité aux voix marginalisées et à réhabiliter l'expérience des colonisés dans le récit national. Le roman devient dès lors un témoignage vivant et engagé qui invite le lecteur à ne pas oublier les injustices du passé, tout en célébrant le courage et les sacrifices qui ont permis de construire l'histoire du Maroc moderne.

Bibliographie

Bardolph, J. (2006). Études postcoloniales et littérature (coll. « Unichamp-essentiel », n° 10). Paris : Honoré Champion.

Boizette, P. (2013). Introduction à la théorie postcoloniale. Revue Silène, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, pp. 1–13.

Camara, E. H. (2024). Frantz Fanon et la perspective postcoloniale : De la résistance contre le système colonial à la désaliénation des mentalités. Revue, 5(11), pp. 259–268.

Colligon, B. (2007). Note sur les fondements des postcolonial studies. EchoGéo, (1), pp. 1–9.

Côté, I. (2019). Théorie postcoloniale, décolonisation et colonialisme de peuplement : Quelques repères pour la recherche en français au Canada. Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, 31(1), pp. 25–42.

Khaïr-Eddine, M. (2007). Il était une fois un vieux couple heureux. Casablanca : Imprimerie Najah El Jadida.

Lazarus, N. (2006). Penser le postcolonial : Une introduction critique. Paris : Éditions Amsterdam.

Mangeon, A. (2012). Postures postcoloniales : Domaines africains et antillais. Paris : Karthala.

Rey Mimoso-Ruiz, B. (2019). Il était une fois un vieux couple heureux de M. Khaïr-Eddine : L'amour apaisé ou la fin d'un monde ?. *Agapè*. *De l'amour dans le patrimoine littéraire*. https://hal.science/hal-02531312/document [28/06/2026].

Samin, R. (2025). La théorie postcoloniale : Entre universalisme et essentialisme. Tropismes. https://ojs.parisnanterre.fr/index.php/tropismes [03/01/2026].

Smouts, M.-C. (2008). La question de la mémoire postcoloniale. Transcontinentales, pp. 91–94.